

1

# GÉOPOLITIQUE

DU

# FOOTBALL

Lieutenant-colonel ANDRIAMAHARO  
Claris Rodolphe

Division A Groupe n°5

## FICHE DE PRESENTATION

1. **Titre** : La géopolitique du football
  2. **Identité** : Lieutenant- colonel ANDRIAMAHARO Claris (TERRE) Madagascar. 7<sup>o</sup> promotion
  3. **Date** : 9 février 2000
  4. **Division** : A Groupe 5
  5. **Nature du travail** : mémoire de géopolitique
  6. **Résumé de synthèse** : Football et passion politique. Incarnation d'un Etat, l'équipe de football devient l'image symbolique de la nation. Elle contribue fortement désormais à répandre l'image d'un pays.  
**« Un succès sportif peut servir une nation autant qu'une victoire militaire » Gérald FORD**
- Mots clés** : Football, médias, communication, politique, nation, Etat, culture, planète, mondial, diplomatie, Paix ;

## INTRODUCTION

### PREMIERE PARTIE

- Historique et caractéristiques
- Les différentes compétitions :
  1. Nationales
  2. Internationales
- Le Football :
  1. Européen
  2. Africain
  3. Sud-Américain
  4. Asiatique

### DEUXIEME PARTIE

- La COUPE du MONDE de FOOTBALL
- La carte géopolitique du Football « L'Empire du football »

### TROISIEME PARTIE

#### FOOTBALL ET PASSIONS POLITIQUES

- Le Football et la société
- Le Football et les enjeux internationaux
- Le Football et les tensions politiques

### QUATRIEME PARTIE

- Ce que le Football a apporté au monde socialement
- Ce que le Football a apporté au monde économiquement
- Le Football : entre politique et religion

## CONCLUSION

## INTRODUCTION

Par définition, le SPORT est une activité physique, qui a pour but la compétition, l'hygiène ou la simple distraction. Ainsi se distinguent :

- Le sport de compétition
- Le sport d'entretien
- Le sport de distraction

Alors deux catégories se manifestent :

- Le sport d'élite
- Le sport de masse

Ce qui fait surgir :

- Le sport individuel
- Le sport collectif

Le football est un sport de ballon opposant deux équipes de onze joueurs. De simple distraction il passe à la compétition. Le nombre de participants le qualifie de sport de masse. Les meilleurs sont-ils des élites ? Toujours est-il que les professionnels sont parmi les plus rémunérés.

Sa popularité a fait de ce sport le phénomène le plus universel, un phénomène véritablement planétaire . En 1998 . 37 milliards de téléspectateurs , en audience cumulée , ont suivi le Mondial ; à titre de comparaison, on estime que 12 milliards de personnes (en audience cumulée) ont suivi les derniers Jeux olympiques d'hiver à Nagano (JAPON) et 20 milliards ceux d'été à Atlanta (Etats-Unis) en 1996.

A propos du football, il faut signaler QUATRE aspects fondamentaux :

- la place sociale qu'occupe ce sport
- l'enjeu économique
- les évolutions technologiques
- son rôle diplomatique et international

Le football ne pourra se maintenir et maintenir sa place que s'il réussit la synthèse entre ces quatre éléments.

Sur l'aspect social, il est important de rappeler que des jeunes de tous les continents jouent au football avec n'importe quel moyen et à n'importe quel endroit. C'est une image importante à conserver en mémoire, en complément de toutes les images de footballeurs de haut niveau que nous voyons à la télévision. Sans cet aspect populaire, le football non seulement

perdra son âme mais perdra également sa ressource principale : des footballeurs de grand talent.

Le rôle de l'Etat, est de rappeler au mouvement sportif cette fonction sociale, qui n'est pas un leitmotiv associatif mais une réalité. Oublier cet aspect, c'est perdre de vue la substance même du football.

Sur le plan économique, le football ne représente pas des sommes colossales par rapport aux chiffres d'affaires que peuvent réaliser de grandes firmes comme Renault, General electric ou Sony. Cependant, au-delà du chiffre d'affaires, la rapidité du développement et les enjeux cachés dans ce domaine sont énormes. En effet, derrière l'événement, derrière le match de football, se trouvent de nombreuses activités stratégiques qui, si elles n'étaient pas maîtrisées par certains groupes, laissent ces derniers en dehors du marché. Cet élément stratégique conduit les grands groupes de communication mondiaux à s'affronter pour la maîtrise de l'image et des droits du football.

Des évolutions technologiques impressionnantes se sont produites, en premier lieu le football. Tout le monde a bien conscience que la révolution des médias est en route. Il est frappant, si l'on regarde ce qui se passe, depuis dix, quinze, vingt ans, de constater que l'un des moteurs majeurs de l'évolution des médias est le sport. Il reste le laboratoire privilégié des nouvelles intrusions technologiques dans les médias. La nouvelle application des nouvelles technologies se fait toujours dans le sport, et ce n'est que dans un deuxième temps que les promoteurs comptent l'appliquer dans d'autres domaines. Internet est un moyen extraordinaire de diffusion de l'information sur le sport. Si l'Afrique connaît des problèmes de communication et s'il est très difficile de communiquer d'un Etat à un autre, Internet apporte une réponse performante dans ce domaine : les sites africains se développent rapidement, et les échanges dans le domaine du sport y sont en pleine croissance. S'agissant des produits interactifs permettant au spectateur d'intervenir sur le programme, il est constaté que le football occupe une place prépondérante dans cette interactivité des nouvelles technologies. Les évolutions technologiques ont modifié les modes de diffusion du football.

Le football est fortement implanté dans la société depuis qu'il est médiatisé. Sans les médias, ce sport existerait beaucoup moins. Sans diffusion, il ne serait qu'un événement local.

Sur le plan diplomatique et international, Philippe BAUDILLON, Président-directeur général de Canal France International, Paris, nous donne un exemple qui est l'indice de quelque chose : il a commencé sa carrière de diplomate dans les années 80, accompagnant le ministre de la

coopération de l'époque, qui avait de nombreuses rencontres au plus haut niveau avec un certain nombre de chefs d'Etat. Ils se sont retrouvés dans un Etat d'Afrique où il devait avoir une audience avec le président ; celle-ci s'est transformée en deux heures de « non-rencontre », car ils ont passé leur temps à regarder le match de la Coupe du monde entre l'Allemagne et la France. L'impact de ce match sur les relations diplomatiques entre la France et ce pays a été de poids. Tous les problèmes ont été résolus ! C'est une anecdote, mais nous verrons que la puissance que représente ce type d'événement dans le monde entier est considérable.

## **PREMIERE PARTIE**

### **• HISTORIQUE ET CARACTERISTIQUE**

Probablement parti de Chine, deux mille cinq cents ans avant Jésus Christ, le football a effectué un crochet par le Japon, Rome, la Grèce, l'Amérique du Sud, la France, l'Angleterre, Italie, puis de nouveau l'Angleterre, laquelle a fini par proposer sa dernière mouture.

Le football revêt la forme dogme composé de dix-sept lois qui ont été énoncées depuis plus d'un siècle. Cette continuité dans le temps et dans l'espace fonde une universalité (œcuménisme).

Le succès et la résonance universels du football résultent de la simplicité, de la souplesse, de l'harmonie et de l'immuabilité exceptionnelle de ces dix-sept lois du jeu.

Ainsi le football :

1. C'est le sport le plus simple qui soit (une seule règle vraiment alambiquée, le hors-jeu, inventé de façon géniale en 1925).
2. C'est le sport le plus tolérant. Il donne l'hospitalité à toutes les morphologies et leur offre de s'exprimer dans tous les rôles de l'équipe, avec une exception notoire pour le gardien de but. La prohibition de l'usage des mains est pour beaucoup dans cette attitude non discriminatoire. Beaucoup plus que tous les autres sports, il privilégie l'adresse par rapport à la force.
3. C'est le sport le plus improbable. Sa structure générale (il est fluide, et donc très improvisé, plutôt qu'organisé en nombreuses phases statiques) multiplie les possibilités de surprises. Chacun y a réellement sa chance.
4. C'est le sport le plus symbolique. L'ensemble des recherches entreprises tendent à montrer que le ballon rond puise ses origines dans le mythe solaire, mythe universel par excellence. Le football n'est pas une

création artificielle, strictement contemporaine, hygiénique, ludique, technique et télévisuelle. Il représente un élément permanent de la culture des hommes dont il se propose d'être le reflet.

Les compétitions respectent un temps qui est dévolu à chaque niveau.  
Niveau national et niveau international

**Niveau national** :-championnat régional  
-championnat national

**Niveau international** :-championnat continental  
-coupe du monde  
-jeux olympiques

## LE FOOTBALL

Chaque continent a sa propre façon de jouer au football comme si le football est personnifié et présente des patrimoines génétiques du pays.

On a le **football européen** : calcateur (allemand)

à caractère géométrique (anglais)

le **football sud-américain** : un football artistique

le **football africain** : un football qui allie l'expression corporelle à la culture européenne.

Le **football asiatique** est encore en train de se forger un caractère.

Tant que le football asiatique tâtonne, il n'arrivera jamais à s'imposer. Il ne donnera que du spectacle pour ne pas dire qu'il ne tient que le rôle de figurant.

## DEUXIEME PARTIE

### LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL

La coupe du monde de football existe depuis 1930. Le 1<sup>er</sup> mars 1921, le Français Jules RIMET est officiellement proclamé président de la fédération internationale de football association (FIFA) . Au cours de son long règne,(1921-1954), le démocrate chrétien, opportuniste et beau parleur, désireux de favoriser une alliance féconde de l'église et du peuple remettre en question les structures de la société ,ne cesse d'alimenter, comme Pierre de COUBERTIN, la mythologie sportive : le sport facteur de rapprochement entre les peuples, de promotion des hommes, de réconciliation des différentes classes sociales.

En mai 1928, après des années de manœuvres, il obtient du congrès de la FIFA à Amsterdam la mise sur pied tous les quatre ans d'une compétition nommée COUPE DU MONDE. La première se déroule en 1930 en Uruguay. La dernière du XX ème siècle en France, en 1998.

## **LA CARTE GEOPOLITIQUE DU FOOTBALL – « L'EMPIRE DU FOOTBALL »**

Tout commence sur un terrain où les dimensions sont réglementées. Le stade englobe le terrain où les joueurs, les arbitres, les spectateurs et les organisateurs évoluent pour en faire un tout qui va s'élargir.

Le stade s'anime par quartier, suivant l'importance de la rencontre c'est la ville entière qui est engagée. De la ville on passe à la région, ce qui peut signifier aussi une province. En fin de parcours c'est l'Etat ou plutôt c'est toute la nation qui s'engage. C'est la loi de la représentativité

Cette représentativité sera exploitée sous divers angles avec la géopolitique du football.

Le football est un élément constitutif des relations internationales contemporaines que l'on ne peut plus limiter aux seules relations diplomatiques entre Etats. On pourrait ainsi parler d'une « géopolitique du football » et étudier comment celui-ci a conquis le monde pour en faire un Empire !

Parti d'Angleterre, c'est par les ports qu'il a commencé à se constituer en un empire planétaire, lorsque, au Havre (premier club professionnel français), à Barcelone, Marseille, Bilbao, Hambourg, ou Gênes, les habitants voulurent imiter les commerçants anglais qui comblaient leurs temps morts en y jouant.

La pénétration du football s'est poursuivie en Europe et en Amérique latine par le chemin de fer, et la télévision a parachevé cette conquête à l'échelle mondiale

C'est une façon pacifique de constituer un empire. De façon pacifique et avec l'adhésion enthousiaste des peuples conquis. Est-ce un parallèle à établir avec les conquêtes militaires ?

En termes géopolitiques, le football de la seconde moitié du XXè siècle serait un monde où règne une seule super puissance- le Brésil -, loin devant une brochette de puissances moindres( Allemagne, Italie, Angleterre, Argentine, Hollande, France, etc. ), incapables de rivaliser avec le leader mondial, mais se détachant nettement des autres Etats.

On voit le parallèle qui peut être fait avec la situation stratégique actuelle,

fût-ce avec des acteurs différents à la nuance près que jamais une puissance dominante n'a autant suscité la sympathie universelle et l'admiration de tous.

Dans cette géopolitique du football, on pourrait, de la même manière, appliquer au Brésil la fameuse formule prononcée par George Clemenceau à propos des Etats-Unis- sur le plan diplomatique : « C'est un pays d'avenir, et qui le restera longtemps. »

Le football est certainement le phénomène le plus universel, beaucoup plus que la démocratie ou l'économie de marché, dont on dit qu'elles n'ont plus de frontières, mais qui ne parvient pas à rivaliser avec son étendue.

Alors que l'Organisation des Nations Unies(ONU) a 186 membres, la Fédération Internationale de Football Association(FIFA) en compte 198, dont l'Irlande du Nord, l'Ecosse, l'Angleterre et le pays de Galles. Réunis, ils forment le Royaume-Uni à l'ONU ? mais existent de façon séparée pour le football. A l'heure où certains observateurs s'interrogent sur l'avenir du Royaume-Uni, on peut ainsi se demander si la représentation de la FIFA est le signe d'une originalité des créateurs du football ou la préfiguration de sa représentation politique.

La coupe du monde existe depuis 1930, mais ce n'est que récemment que le football est devenu un phénomène véritablement planétaire. En 1998, 7milliards de téléspectateurs, en audience cumulée, ont suivi le Mondial ; à titre de comparaison, on estime que 12 milliards de personnes(toujours en audience cumulée)ont suivi les derniers jeux olympiques d'hiver à Nagano(Japon) et 20 milliards ceux d'été à Atlanta(Etats-Unis) en 1996.

La composition du plateau final de la Coupe du monde montre bien le phénomène de la mondialisation :avec trente-deux équipes issues de tous les continents, elle sera la première réellement représentative de la planète. Le Mondial n'est plus l'affaire quasi exclusive de l'Europe et de l'Amérique latine ; l'Amérique du Nord mais surtout l'Afrique et l'Asie y prennent une place croissante.

La carte géopolitique qui résulte du jeu d'interrelations entre football et entités nationales est très différente de celle dont nous avons l'habitude. On peut même dire qu'elle est l'**inverse**. Sur la planète football, les Etats-Unis et l'Asie sont en effet des mini-puissances, tandis que l'Afrique apparaît comme la grande puissance émergente et que l'Europe et l'Amérique du Sud font figure de superpuissances installées. Ainsi, **la grille d'analyse du football est la seule qui permet à l'Afrique de s'insérer dans le jeu mondial du pouvoir et de l'influence, et à l'Europe d'exercer une prééminence incontestée**

## TROISIEME PARTIE

### FOOTBALL ET PASSIONS POLITIQUES

#### LE FOOTBALL ET LA SOCIETE

Le football naît en Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle. Parti d'un projet éducatif, il devient très vite un sport où les spectateurs populaires aiment à voir représenter leur vision du monde et se donnent une interprétation de leur place dans la société.

Dès son origine, le football est lié aux collectivités qui se constituent et aux formes de sociabilité qui se mettent en place dans le passage du monde rural au monde urbain, du cadre local au cadre national. Qu'il ait pour origine un patronage (comme en Italie) ou un pub (comme en Ecosse ou en Angleterre), une entreprise (en Italie, en France ou en Angleterre) ou un syndicat (en Allemagne ou en Autriche), il fait partie des stratégies de construction et/ou de contrôle des collectifs

On y magnifie l'exercice physique nécessaire aux futures élites, les valeurs de virilité des communautés masculines, les vertus du travail et des travailleurs, les différences entre catholiques et protestants ou entre ruraux et urbains.

Le football constitue un fait social total parce qu'il concerne, à peu de chose près, tous les éléments de la société mais aussi parce qu'il se laisse envisager de différents points de vue. En lui-même il est double : pratique et spectacle. Pratique suffisamment répandue pour être elle-même considérée comme un phénomène de masse. Spectacle assez attirant pour que le nombre de spectateurs aille croissant durant l'ensemble de la période considérée et que l'ordinaire des jours de la semaine en soit affecté par avance ou en écho (par les conversations, les paris, la lecture des comptes rendus).

Sur le phénomène lui-même, en outre, se greffe une problématique de classes, par moments tout à fait explicite mais formulée à partir de points de vue très opposés : le sport doit-il être réservé à une élite ou pratiqué par le plus grand nombre (le débat sur le professionnalisme recoupant largement cette question) ? Le football, comme pratique et comme spectacle, est-il un nouvel « opium du peuple » ou l'occasion d'une prise

de conscience (de classe) ? Le sport et notamment les sports d'équipe ont-ils une valeur formatrice à une époque que les politiciens sont unanimes, à la veille de 1914, à décrire comme menaçante, ou tendent-ils par avance à affaiblir la combativité du citoyen ? – la guerre, elle, n'est pas un jeu.

Ce qu'une étude précise et prudente réussit à montrer, c'est que le phénomène social du football (en cela aussi très proche des phénomènes religieux) ne se laisse enfermer dans aucune définition réductrice. Ni par ses origines ni par ses diverses caractéristiques, le football ne peut se définir comme le simple instrument d'une manipulation des uns par les autres. Les clubs de football ont des origines variées. Dans les années 1850-1860 un certain nombre d'entre eux ont été formés par des jeunes gens des classes moyennes ou supérieures qui voulaient continuer les sports qu'ils avaient aimé à l'école. Les églises sont également à l'origine d'un certain nombre d'entre eux, les plus jeunes ministres du culte ayant eux-mêmes pratiqué le sport et croyant à ses vertus morales et physiques. Mais les « pubs » aussi ont joué un rôle, encore plus important, dans la naissance et la croissance de nombreux clubs. Le pub, c'est le lieu de rencontre et de distraction des hommes ; on peut s'y changer avant le match, y dîner après ; les tenanciers étaient souvent en mesure de prêter un terrain proche pour l'entraînement ou le match.

Enfin, beaucoup de clubs ont été fondés sur une base professionnelle ou par les ouvriers d'une entreprise particulière : encore faut-il distinguer entre eux selon qu'ils sont, entièrement ou partiellement, ou ne sont pas gérés par les travailleurs eux-mêmes. Ainsi le célèbre club d'Arsenal fut-il fondé par un groupe d'ouvriers de Woolwich Arsenal qui ne reçut à l'origine aucune aide, alors que le paternalisme du patron des Acieries de la Tamise est directement à l'origine de West Ham United. Il reste que durant toute la fin du siècle et jusqu'à la guerre on peut noter, avec l'extension du professionnalisme (qui recrute incontestablement dans les milieux ouvriers auxquels il propose une manière de promotion sociale), le maintien d'un football amateur de qualité que certains stéréotypes opposent au premier l'intelligence à la force et l'élite au peuple.

En cette fin de millénaire, le football, qualifié d'« opium du peuple » aux temps des dictatures, est devenu la drogue dure des démocraties. Il permet de répondre au manque de projet des sociétés globalitaires comme à la paradoxale solitude des masses.

## LE FOOTBALL ET LES ENJEUX INTERNATIONAUX

### GEOPOLITIQUE DU FOOTBALL

La définition de l'Etat ne se limitait plus aux trois éléments traditionnels – un territoire, une population, un gouvernement -, mais qu'on doive y ajouter un quatrième tout aussi essentiel : une équipe de football ; comme si l'indépendance nationale se caractérisait à la fois par la possibilité de défendre ses frontières, de battre monnaie et de disputer des épreuves de football.

Le football tient une place éminente dans l'affirmation nationale de pays nouvellement indépendants. Il peut ainsi précéder la reconnaissance diplomatique. En 1958, l'équipe du Front de Libération Nationale (FLN), composée de joueurs algériens ayant acquis une célébrité en France, s'est lancée dans une grande tournée mondiale qui a anticipé la reconnaissance diplomatique de l'Algérie. En 1995, M. Pavel Katchatrian, secrétaire général de la Fédération arménienne de football, déclarait à l'International Herald Tribune : « *Après tout ce qui s'est passé, la perte de tant de maisons et de tant de vies, les hommes dans les vestiaires ont la possibilité d'être un pays.* » Et le journaliste, se référant aux deux matches nuls obtenus par l'équipe arménienne contre l'Irlande du Nord puis le Portugal, soulignait : « *Les points sont de l'or pour les pays renaissants. Ils symbolisent la nation, ils achètent de la reconnaissance. Ils sont une source de grande fierté.* »

De la même façon, lorsqu'en 1995, un rencontre oppose une sélection palestinienne à l'équipe du Variété Football-Club français, dont Platini fait partie, cela paraît, aux yeux des Palestiniens, comme un pas de plus sur la très longue route qui les conduit, de reconnaissance en reconnaissance, vers l'indépendance. Mais le phénomène ne joue pas que pour les Etats nouveaux ou naissants : les journalistes du très sérieux *Economist* de Londres ont failli s'étrangler lorsqu'ils ont découvert que, pour les jeunes britanniques, la raison la plus souvent citée pour être fier d'être britannique était l'habileté nationale au football –et non le souvenir d'un grand empire ou d'autres motifs davantage liés au sens traditionnel de la puissance.

Les guerres n'opposent plus les Etats. Les conflits qui déchirent le monde se déroulent tous à l'intérieur des frontières d'un même Etat. On est passé des guerres inter étatiques aux guerres intra-étatiques. Le football serait-il, dès lors, le dernier lieu d'affrontement direct entre pays rivaux ? « Le sport, c'est la guerre », titrait un numéro de magazine qui parle du Monde

diplomatique (Manière de voir). Le très traditionnel *Times* de Londres avait, de son côté, paraphrasé la formule de Clausewitz, pour lequel la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens : « *Le football est la continuation de la guerre par d'autres moyens* », avant la demi-finale de l'Euro 1996 opposant l'Angleterre à l'Allemagne. Le motif en était-il seulement la revanche de la finale au résultat contesté de la Coupe du monde 1966 ou celui de la seconde guerre mondiale ?

Le sport est-il devenu un substitut au déferlement nationaliste ? Vient-il souffler sur les braises des passions nationales ? Est-il, dès lors, belligène, ou permet-il d'éviter un conflit par sublimation des antagonismes sur la pelouse ? Même s'il y a des heurts entre équipes et/ou entre supporters, ne sont-ils pas préférables à des affrontements militaires ? Le Mondial plutôt que la guerre mondiale !

L'expansion internationale du sport repose sur le développement de l'interdépendance internationale et sur l'existence, malgré des exceptions notoires, d'une paix mondiale fragile et instable. Des épreuves sportives comme les Jeux olympiques permettent aux représentants de différentes nations de s'affronter sans s'entre-tuer, bien que la transformation de tels simulacres de combats en combats « réels » soit fonction, entre autres, du niveau de tension préexistant entre les Etats.

Il est impossible de ne pas évoquer, à ce sujet, la fameuse « guerre du football » qui a opposé, en 1969, le Salvador au Honduras, à la suite d'une rencontre qualificative de la zone Concacarf (Amérique du Nord, Amérique centrale et Caraïbes) pour la Coupe du Monde 1970 qui se déroulait au Mexique, une guerre qui durera quatre jours avant que l'Organisation des Etats américains (OEA) obtienne un cessez-le-feu et le retrait des troupes salvadoriennes.

Croire que ce match de football, fût-il qualificatif pour la Coupe du monde, qui allait se jouer dans le Mexique voisin, est « responsable » de la guerre, est aussi exact que de dire que l'assassinat de l'archiduc Ferdinand à Sarajevo en 1914 est la cause de la première guerre mondiale : c'est, dans les deux cas, confondre l'épisode déclencheur et les causes réelles qui sont historiques, sociales, politiques.

Dans le cas présent, le Honduras a toujours joué, avec une densité de 18 habitants par kilomètre carré, le rôle de déversoir pour le Salvador, surpeuplé. Trois cent mille Salvadoriens étaient établis, la plupart illégalement, sur les terres honduriennes frontalières du Salvador. Des tensions très fortes dérivait de cette situation. Par ailleurs, le gouvernement du Honduras avait, dans la confrontation avec le Salvador, le moyen de refaire une union nationale et de briser la contestation politique

interne, qui demandait une réforme agraire.

En Yougoslavie, les premiers craquements de la Fédération ont pu être perçus à l'occasion d'un match opposant le Dynamo de Zagreb à l'Etoile rouge de Belgrade, le 13 mars 1990. Des affrontements graves opposent les supporters des deux clubs, qui sont croates pour le premier et serbes pour le second : il y a plus de 61 blessés graves. Dès 1989, les supporters croates criaient dans le stade lors des matches opposant les clubs croates aux clubs serbes : « *Slobo* (Slobodan Milosevic, le président serbe), *tu n'échapperas pas au couteau* » L'Etat commun est, quant à lui, peut-être mort symboliquement le 26 septembre 1990 à Split, à l'occasion du match entre le Haïdouk de Split et le Partizan de Belgrade, quand les supporters du Haïdouk ont investi le terrain et brûlé le drapeau yougoslave. « *Le premier événement a montré que les supporters croates et serbes ne pouvaient plus partager le même stade ; le second que l'Etat yougoslave n'avait plus d'autorité sur une bonne partie de son territoire* ».

Le football a également été un moyen de punir la Yougoslavie. L'équipe yougoslave a été exclue de l'Euro 1992, Belgrade étant tenu pour responsable de la guerre. Pour la communauté internationale qui a pris cette sanction, c'était un moyen fort d'agir symboliquement contre Belgrade sans prendre de risques militaires. La décision a été durement ressentie par les serbes et marquait plus que toute autre leur exclusion de la communauté internationale. Les joueurs yougoslaves s'entraînaient déjà en Suède, où devait avoir lieu la phase finale, lorsqu'on leur a signifié cette exclusion. Ils furent remplacés par le Danemark, qui, bien qu'invité de dernière minute et n'ayant pas gagné sa qualification sur le terrain, allait remporter la finale contre l'Allemagne ! Lorsque, en décembre 1996, la Yougoslavie est de nouveau autorisée à participer à des compétitions et se rend au Brésil pour y effectuer son premier match de football, son entraîneur, M. Miljanic, déclare à l'Equipe, qui lui demande « que représente ce match pour le football yougoslave ? » : « Il a une grande signification politique pour notre pays et il représente un grand soulagement pour notre football. On revient, et il faut désormais oublier le passé. Nous avons été victimes d'un terrorisme politique contre les joueurs, le football et le jeu. Nous étions des otages, désormais c'est fini. On a le sentiment d'être sauvés. »

Mais le football peut également permettre, grâce à sa force symbolique, des réconciliations. Le Libérien George Weah, star du Paris-Saint-Germain puis du Milan AC, a fait beaucoup pour que son équipe nationale soit un élément d'unité dans un pays déchiré par la guerre civile. Son message était largement facilité par son aura. De même, les vedettes de la défunte

équipe yougoslave, et actuels partenaires au Milan AC, le Serbe Savicevic et le Croate Boban, amis dans la vie, pourraient servir de symboles à la réconciliation de ces deux pays, si évidemment les dirigeants de Zagreb et de Belgrade souhaitaient se réconcilier.

Le football est donc un reflet. Un rencontre de football ne viendra pas déclencher un conflit entre deux pays qui entretiennent de bonnes relations ni apporter la paix à des Etats qui veulent en découdre. Son caractère hautement spectaculaire ne doit pas faire illusion. Le football n'est la cause de la guerre entre le Salvador et le Honduras ou du conflit en Yougoslavie . Il ne pourra à lui seul apporter la paix au Libéria. Mais il peut être un signe avant-coureur d'une situation qui se dégrade ou qui s'améliore. Il est l'un des moyens dont disposent les acteurs de la vie internationale pour en découdre ou se rapprocher. Il ne faut donc pas sous-estimer ni surestimer son importance.

C'est pour cette raison qu'il convient de considérer avec prudence les propos de M. Joao Havelange déclarant vouloir organiser un rencontre de football entre les sélections palestiniennes et israéliennes pour établir la paix, « *car le football peut engendrer l'entente de deux peuples qui se tournent le dos depuis trop longtemps* ». « *Là où la politique, la diplomatie, les cercles financiers ont échoué, dit-il, je crois que le football peut réussir* ». M. Havelange voulait d'ailleurs, en 1998, proposer au président nord-coréen de former une équipe unifiée de la Corée pour la Coupe du Monde de 2002. Au-delà du caractère nécessairement mégalomane de celui qui dirige depuis 1947 la FIFA, il faut garder. Si les deux Corées ont politiquement décidé de se rapprocher, le football pourra être l'un des moyens mis à leur disposition pour opérer ce rapprochement ; mais l'amour du ballon rond, aussi fort soit-il, ne suffira pas à réunifier la Corée, pas plus qu'à résoudre le conflit israélo-palestinien. La FIFA ne pourra pas à elle seule réussir là où l'ONU, le pape et le monde arabe ont échoué.

## **LE FOOTBALL : REFLETS DES TENSIONS POLITIQUES**

### **NATIONALISME DANS LES STADES**

Le football attire tous les antagonismes. Toutes les tentatives imaginables de manipulation, de détournement sont aux portes des stades. Il donne au moindre conflit des dimensions tragiques. Ceux qui prétendent parler au

nom du peuple – démagogues, nationalistes – font du football leur terrain de chasse protégé. Politiciens, affairistes, publicitaires et médias sont agrippés autour du football pour lui extraire une bribe de son gigantesque écho. Il est l'espace trop convoité pour n'appartenir qu'aux seuls joueurs. Les causes de l'éclatement de la Yougoslavie et de la guerre, ainsi que les conséquences d'une telle situation dans le domaine du sport, sont expliquées grâce aux « arguments » que proposent les médias officiels. Un article consacré à l'annulation du championnat yougoslave de football en 1991 commence ainsi : « *Le championnat national de football n'a pas commencé comme prévu le premier samedi d'août. En Croatie, où règne la politique oustachisante du HDZ de Tudjman, se déroulent de terribles jeux guerriers, dans lesquels périssent les populations serbes. Elles périssent justement parce qu'elles sont serbes.* » L'article mentionne également « *Les combattants croates de Slavonie et Krajina* », qui « *attaquent sans cesse les populations serbes ... lesquelles défendent le seuil de leurs maisons* ».

De la même façon, la décision de l'UEFA, prise en août 1991, d'interdire que les matches des coupes européennes se déroulent dans les stades yougoslaves, est analysée comme une part de « l'hypocrisie générale envers la Yougoslavie et, nous semble-t-il, surtout envers la Serbie. » C'est « un caprice des serbophobes des footphobes », explique un commentateur de Sport. Il attribue le rôle principal dans cette entreprise de démolition du football yougoslave au « *lobby germanique* ». « *L'UEFA, visiblement progermanique, fait tout pour anéantir le football yougoslave* », écrit ce journaliste, qui ajoute que l'on pressent de plus en plus dans tout cela le retour « *des marches de 1933, 1939 et 1941* ». La Hongrie fait également partie de ce « *lobby antiserbe* », et, dans un article consacré au match Etoile rouge - Anderlecht disputé en octobre 1991 à Szeged au lieu de Belgrade, elle est décrite comme « *un pays qui par ailleurs ne manifeste aucune bienveillance pour les Serbes de Croatie* » L'exclusion des équipes et des clubs yougoslaves des championnats internationaux est, elle aussi, expliquée selon le schéma, proposé par les médias officiels, de la proscription dont le régime serbe fait l'objet de la part de la communauté internationale. Selon ces analyses, la Yougoslavie de M.Slobodan Milosevic s'est retrouvée isolée sur le plan international et soumise à l'embargo et aux autres sanctions des Nations Unies parce que ce sont les ennemis du peuple orthodoxe, avant tout les très influents lobbies allemand et du Vatican, qui jouent le rôle principal au sein de la communauté internationale. Ces ennemis haïssent le peuple serbe parce qu'il est en tout meilleur et plus correct qu'eux, et ils ont donc, logiquement,

appliqué les sanctions au sport pour faire obstacle à un peuple qui est bien plus performant que tous les autres dans ce domaine.

***Dans les conditions de l'isolement international et de la guerre, jouer au football et apporter son soutien à une équipe, surtout si elle joue à l'étranger, acquiert une dimension patriotique particulière.*** De l'avis des journalistes sportifs, l'Etoile rouge et ses supporters prennent également part à la défense de la « serbité » et de la Serbie lorsqu'ils se rendent à un match que ce club champion doit jouer en dehors de Belgrade, à Szeged ou Sofia. C'est ainsi que, dans un article de Zvezdina Revija d'août 1991, on peut dire que l'Etoile rouge est « *un club européen par ses résultats, mais par sa formation et l'orientation de ses supporters il est serbe* ». Le journaliste souligne que, « *pour les serbes de Croatie, l'Etoile rouge est quasiment une part de leur identité nationale ! Jusqu'à une date récente encore, ils ne pouvaient pas dire tout haut quelle était leur appartenance ethnique, mais ils ont par contre toujours clamé quel club ils soutenaient* ». « *L'Etoile rouge est bien plus qu'un club de football, elle est le symbole de la serbité* ».

## CONFLITS ET IDENTITES

Le football a été l'un des vecteurs de transmission des identités. Les stéréotypes les plus divers furent alors attribués aux différents peuples d'une Espagne plurinationale, reconnue comme telle seulement lors de la restauration de la démocratie en 1978. Le cas le plus typique est celui de la Catalogne, de Barcelone en particulier, où deux clubs symbolisent les stéréotypes appliqués à l'identité nationale.

Le FC Barcelone naquit en 1899. Il fut fondé par un Suisse qui vivait à Barcelone, Hans Gamper. Le célèbre « Barça » est né de l'idée d'un Suisse, de quelques Anglais et de quelques Catalans qui formèrent la première équipe. Le FC Barcelone a été défini comme la « *sublimation épique du peuple catalan dans une équipe de football* » (Artells, 1972), comme la représentation de l'armée sans armes d'une nation sans Etat, comme l'ambassadeur de cette même nation ou ainsi que l'exprima l'un des président de l'association, Narcis de Carreras : « *nous sommes ce que nous représentons ce que nous représentons.* » Mais la phrase qui a résumé de la manière la plus claire et concise ce que représente le FC Barcelone a été, sans doute, celle de Cirici et Mercè Varela, en 1975 : « *C'est plus qu'un club* ». Dans ce sens, ces derniers ont affirmé que « *rarement une phrase aussi courte a pu signifier tant de choses. Lorsque quelqu'un a dit que le FC Barcelone était plus qu'un club, il faisait allusion au phénomène*

surprenant , nous croyons même unique au monde, d'une association sportive revêtue de tant de transcendance ». Dans le fond, cette phrase symbolise la sublimation, à travers les actes d'un club sportif , des aspirations et des frustrations en tant que nation d'un peuple, le catalan, qui n'a pas ou n'a pas su s'articuler comme Etat. C'est ainsi que les victoires sportives sont vécues comme des victoires politiques et les défaites comme des frustrations. Elles furent toutes vécues de manière intense, mais leurs effets sur les citoyens, bien que distincts, ont dépassé de loin le domaine purement sportif.

Le Real club Deportivo Espanôl a été fondé en 1900 par un groupe d'étudiants universitaires sous la férule d'Angel Rodriguez Ruiz. Ils baptisèrent le club Sociedad Espanôla de Futbol (Société espagnole de football). Trois ans plus tard, elle changeait de nom et devenait le club espagnol de football et, en 1912, le roi Alphonse XIII lui octroya le titre de « Real » (Royal). Les couleurs bleu et blanc furent choisies parce qu'elles étaient celles de l'étendard de l'amiral de la flotte catalo-aragonaise du XIV<sup>e</sup> siècle, Roger de Lauria.

Le club espagnoliste naquit comme réaction à d'autres clubs de la ville, formés surtout de joueurs étrangers (principalement des Anglais, des Ecosseis, des Allemands et des Suisses). L' « Espanôl » naît, dès le début, avec une vocation d'espagnolisme, mais sans la composante politique qu'il acquerra au fil des années. Si les équipes étaient formées par des étrangers, il était logique qu'il y eût aussi, à l'aube du siècle et à la naissance du football en Catalogne, des équipes composées d'Espagnols et de Catalans. Le FC Barcelone, composé d'étrangers, surtout des Anglais qui s'étaient installés dans la ville, était lié, comme d'autres clubs de l'époque, à des centres de gymnastique où les enfants de la bourgeoisie pratiquaient des sports, surtout de la gymnastique suédoise. La première grande rivalité sportive surgira entre le Barcelone et un autre Club, le Català, fondé, lui aussi, pour réagir contre un club composé d'étrangers.

La rivalité entre l'Espanôl et le Barcelone fait que l'équipe des étrangers, devient le symbole de la Catalogne, tandis que l'autre, l'équipe des autochtones, représentera l'anticatalanisme.

La rivalité entre le FC Barcelone et le RC Espanôl passera à un deuxième plan pendant la dictature et se centrera sur la confrontation symbolique entre le FC Barcelone et le Real Madrid. L'essayiste Pérez de Rozas écrit en 1982 « *la persécution de n'importe quelle expression de catalinisme endurée pendant quarante ans a provoqué une projection du sentiment nationaliste sur le Barça. Nulle part ailleurs que sur le terrain du Barça on ne pouvait réunir cent mille personnes autour de l'idée de la*

*Catalogne, surtout s'il s'agissait d'un match contre le Madrid, l'incarnation du pouvoir central* ». Bien que l'on ne puisse pas qualifier le Real Madrid d'équipe du régime de Franco, il symbolisait et continue à symboliser, en Espagne, le pouvoir central et centraliste, l'« ennemi extérieur » à vaincre. Le RCD Espanôl, représentait pour les partisans du Barça « *le spectre du centralisme dans leur propre maison* » et, par conséquent, l'ennemi intérieur à combattre. Certains, en plaisantant à moitié, estiment que la transition vers la démocratie ne se fit pas lors de l'assassinat de l'amiral Carrero Blanco (chef du gouvernement et garant de la poursuite du régime franquiste) en décembre 1973 mais lors de la victoire du Barça, en février 1974, sur le terrain du Real Madrid par 5 à 0. Ces clichés ont alimenté la rivalité entre les deux clubs. Issus de la même base au début du siècle, une fracture indélébile se produisit à un moment donné et transforma le FC Barcelona en un club puissant et l'Espanôl en un club modeste. Tout au long de ces cent années d'histoire, le FC Barcelone a su se confondre avec la société catalane et se transformer en un symbole de ses désirs et de ses frustrations .

Comme l'écrivaient Circi et Mercé Varela, dès 1975, « ***la transcendance de la grande mobilisation sentimentale que provoque le club est très souvent devenue un symbole collectif. Bien au-delà des limites de l'intérêt pour le sport. Recueil d'une tradition pour les uns, image d'un espoir pour les autres, le club est, pour tous, bien plus qu'un club*** »

## UN MIROIR DES VERTUS

Le sentiment national allemand, entaché par l'époque hitlérienne, malmené par la guerre froide et troublé par la construction européenne, trouve, au miroir du football, une expression sans complexe.

La victoire de l'équipe allemande au championnat d'Europe de football en 1996, en Angleterre, a redonné à ce sport sa fonction de ferment de la cohésion nationale, fortement ébranlée par la crise du « modèle allemand », par la dissolution du traditionnel consensus social et par le clivage des mentalités entre l'Est et l'Ouest. Comme l'a remarqué l'historienne Christiane Eisenberg, le football allemand s'est, dès ses origines , au début du siècle, distingué de ses homologues anglais, français ou italien par son « *orientation marquée vers l'équipe nationale plutôt que vers les clubs et les identifications locales* » .

Le constat reste valable, même dans une république fédérale très éloigné des excès nationalistes qui ont marqué la première moitié du siècle. Le football s'y retrouve au tout premier plan : une biographie du fameux sélectionneur Sepp Herberger (1897-1977) affirme que l'importance prise

par ce sport aux yeux des Allemands, après la victoire en coupe du monde en 1954, n'avait alors d'égale que celle du chancelier Konrad Adenauer ; grâce à lui, neuf ans après la fin de la guerre, les Allemands étaient à nouveau « redevenus quelqu'un ». Le football allemand est devenu l'un des rares symboles fédérateurs- véritables générateurs d'identité nationale – qu'ait connus l'Allemagne depuis 1945. On aurait tort de négliger son impact sur l'identité collective des citoyens de la République fédérale, les Bundesbürger, tout comme il serait erroné de considérer le deutschemark comme une monnaie semblable aux autres.

En 1954, lors de son premier grand exploit sportif, la jeune République fédérale d'Allemagne (RFA) avait grand besoin d'une image positive d'elle-même et, à en juger par les réactions au succès de 1996, elle semble toujours ressentir le désir. Désenchantée des symboles nationaux depuis du Reich, éprouvant un « *déficit de reconnaissance nationale* » que les « *deux identités substitutives* »- le Land et l'Europe – n'ont jamais vraiment été en mesure de remplacer, la RFA constitue encore, après la réunification, une société à la recherche un peu désespérée de symboles collectifs « vierges », non entachés par la période hitlérienne. Avec le besoin de se sentir nation, alors que cette idée était proscrite au point que l'adjectif national était devenu politiquement incorrect, remplacé de manière quasi inflationniste par le composant fédéral, *Bundes*(comme dans *Bundestag*, *Bundespost*, *Bundesbahn*, etc.). Seule l'équipe nationale, la *Nationalmannschaft*, a toujours gardé son nom, et elle jouait pour Deutschland et non pas pour la seule RFA, avec le soutien avoué d'un grand nombre d'Allemands de l'Est, les citoyens de la République démocratique allemande (RDA). S'il est vrai que le stade de football est « *un des rares espaces de débridement des émotions collectives où il est toléré de proclamer des valeurs dont l'expression est socialement proscrite dans le quotidien* », on comprend facilement que ce sport ait offert aux Allemands une précieuse niche où il leur était permis de d'affirmer leur identité, d'éprouver un sentiment de fierté et d'appartenance sans risquer de s'exposer au soupçon d'un « *renouveau du nationalisme* » ou de l'éternelle « *renaissance des vieux démons* »

Bon nombre de commentateurs voient dans la Coupe du monde de 1954 la véritable « *initiation de la jeune République fédérale* », mettant fin à une sorte de « *pénurie psychosociale des Allemands moyens de l'après guerre*, qui aspiraient à la rédemption et à l'avenir, qui rêvaient d'être libérés de la culpabilité et du passé ». « *Nous marchons un peu plus droit* », annonçait la *Süddeutsche Zeitung*, résumant l'impact de cette victoire sportive dans l'émancipation entamée depuis la création de la RFA, en 1949.

Vingt ans plus tard, la Coupe du monde de 1974 consacra la reconnaissance internationale de la RFA, moins en raison de la victoire, saluée comme « normale » pour une équipe allemande évoluant sur son propre terrain, mais par le fait que, après les jeux olympiques de 1972 à Munich, l'Allemagne ait été choisie également comme hôte du seul événement mondial plus médiatique que les Jeux olympiques.

L'Allemagne s'est tournée vers un événement sportif pour retrouver les valeurs collectives à l'origine de son essor de l'après guerre : « *Si les Allemands ont gagné et sont maintenant champions d'Europe, c'est parce qu'ils ont su faire preuve de ces qualités qui ont fait la réussite de l'Allemagne* ». La victoire sportive en 1990, suivie par au moins 33 millions d'Allemands devant leur poste de télévision, a été saluée par le chancelier Helmut Kohl, qui a évoqué les « *anciennes vertus allemandes de combattants grâce auxquelles l'équipe allemande, en « allant au charbon » aurait accompli une belle « prestation de solidarité » pour finir, malgré toutes ses vicissitudes, par « s'imposer* » ».

Faut-il déceler dans ces propos du chancelier un parallèle voulu entre une équipe engagée dans un tournoi de football et le rôle que lui-même se voit jouer dans la construction de l'Union européenne ? Le mot allemand désignant le champion d'Europe -*Meister*- signifie non seulement « champion », mais aussi « maître »...

## ENTRE POLITIQUE ET RELIGION

Le football est-il imperméable aux courants et aux conflits religieux de la planète ? La réponse à cette question dépend en partie du sens que l'on donne au mot religion. Si on le relie, comme Cicéron, au verbe latin *relegere* signifiant « recueillir » (une tradition, une formule sacrée, une morale établie), la réponse est plutôt négative : en ce sens, la religion est un scrupule personnel ou un legs familial qui a peu à voir avec le jeu collectif. La religion sacralise un passé, commémore les saints de l'histoire alors que le match fête la joie présente et consacre les héros d'un moment.

Mais si, comme Tertullien, on fait dériver le mot « religion » du verbe *religare* signifiant « relier », le football, comme tous les sports, est bien un lien et même un double lien qui unit chaque joueur à son équipe et celle-ci à ses supporters. En tant que communion, le football, né dans des collèges anglicans du XIX<sup>e</sup> siècle est même entré rapidement en concurrence avec les offices religieux puisque les matches ont longtemps été interdits le dimanche au Royaume-Uni : « cathédrales du monde moderne », les stades risquaient de vider les églises de leurs fidèles jeunes et masculins. On

mesure à l'immense différence du sport moderne et du sport antique : celui-ci intégrait les sacrifices religieux au programme des Jeux des différentes cités et faisait voisiner les stades et les sanctuaires. Au contraire l'expansion du sport moderne et particulièrement, du football, est inséparable du double mouvement de laïcisation des sociétés européennes et de déchristianisation de la classe ouvrière. Et ce n'est sans doute pas un hasard si le pape Jean Paul II a entrepris sa « nouvelle évangélisation » et sa lutte contre l'indifférence religieuse en célébrant des offices dans les grands stades de football, notamment en Amérique latine, région qui possède six des quinze plus grands stades de la planète, tous dédiés au ballon rond.

A la différence des religions extrêmes orientales qui privilégient la piété individuelle (l'hindouisme et le bouddhisme n'ont pas d'office hebdomadaire), les religions issues d'Abraham (judaïsme, christianisme, islam) réunissent leurs croyants dans des lieux de prière dont la fréquentation ponctue la semaine : de la prière du vendredi à la messe ou au culte dominical, il y a toujours un moment où les fidèles sont rassemblés. L'Eglise (en grec ecclesia) est, littéralement, une « assemblée » et l'Islam une communauté (oumma). La foule des supporters renoue avec cette ambiance collective, théoriquement égalitaire, que le monde profane, avec ses vertigineuses disparités économiques, semble détruire, notamment en fixant des prix prohibitifs pour les places lors des grands matches. Peut-on aller plus loin et associer le football à une religion plus qu'à une autre ? La tentative est malaisée car le nombre de licenciés est un indice imparfait tant il privilégie les pays les plus aisés. Quant au football de rue, on le pratique, en Amérique latine comme en Afrique, dans des pays chrétiens, musulmans ou animistes. Reste le critère de l'élite, tout aussi incertain, tant sont religieusement divers les trente-deux pays sélectionnés pour la Coupe du monde.

Le Japon et la Corée du Sud (co-organisateurs du prochain Mondial de 2002) sont de tradition bouddhiste et montrent que les pays de la méditation individuel et des arts martiaux ne sont pas fermés aux sports d'équipe ni aux jeux de balle. Il reste à savoir si la prochaine Coupe du monde confirmera ou non la percée du football en Asie de l'Est et, notamment, dans le monde chinois où il tient encore une place très réduite. La même interrogation vaut pour le sous-continent indien, plutôt hésitant à l'égard du ballon rond (et absent du Mondial 1998, comme la Chine) alors qu'il s'adonne avec ferveur aux joies du cricket. Il est vrai que celui-ci, importé par le colonisateur anglais, est un jeu de mains alors que le football exalte le pied, partie du corps méprisée dans la tradition hindoue : selon les

lois de Manou, l'Être suprême a fait sortir de son pied les shudras, caste de serviteurs, considérée comme impure car le pied est en contact avec les saletés du sol.

A l'inverse, la percée de l'islam dans le monde du football est remarquable. Le Mondial 1998 rassemble quatre pays islamiques (Arabie saoudite, Iran, Maroc, Tunisie) et deux pays partiellement musulmans (Nigeria et Cameroun). L'importance nouvelle du ballon rond, comme des sports en général, dans ces nations fait des stades les mosquées du monde moderne même s'il n'est pas facile d'évaluer la portée politique et sociale de cet engouement : le jeu d'équipe, avec son mélange de cohésion et d'affrontement, peut à la fois renforcer des liens et symboliser une lutte. Le match Iran-Etats-Unis (ex-« grand Satan »), est un bon exemple de ce combat (djihad) dont la violence est limitée par le cadre des règlements, la durée des matches et la clôture des stades.

Mais football et islam peuvent-ils s'allier pour faire violence aux femmes ? Le premier, sport principalement masculin, semble parfois un refuge du machisme (on songe ici aux propos de certains commentateurs télévisés), tandis que le second, dans sa forme radicale, applique une stricte ségrégation des sexes. La bonne surprise est venue d'Iran où, le 2 décembre 1997, les femmes sont descendues dans la rue pour fêter la qualification de l'équipe iranienne : le ballon rond offrait ainsi une occasion d'émancipation féminine et de mixité patriotique. L'avenir dira s'il s'agissait d'une émancipation sans lendemain ou d'une libération plus durable sous l'effet de l'ouverture internationale constituée par la participation à un tournoi mondial.

Le football rassemble une majorité de pays de tradition chrétienne, que celle-ci soit catholique (Brésil, Italie, Autriche, Croatie, France, Espagne, Paraguay, Belgique, Mexique, Argentine), luthérienne (Norvège, Danemark, Allemagne), calviniste (Ecosse, Angleterre), orthodoxe (Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie), ou d'une mélange de confessions (Etats-Unis, Pays-Bas, Afrique du Sud).

La dominante catholique s'explique par l'importance de l'Amérique latine (où le catholicisme est d'ailleurs imprégné d'animisme et concurrencé par le protestantisme) dans le monde du football mais, sur les autres continents, les diverses Eglises chrétiennes semblent assez équitablement représentées pour qu'on n'établisse pas de corrélation entre la passion du football et tel particularisme religieux : il n'y pas de lien exclusif entre l'éthique protestante et l'esprit du football, ni entre le culte catholique et les « grand-messes » du ballon rond.

On notera l'émergence d'un pôle orthodoxe correspondant à d'anciens pays

communistes. Et si la Russie est absente du Mondial 1998, on ne saurait oublier l'importance du football dans l'ex-URSS comme en Hongrie : les pays officiellement athées ont toujours accordé une grande importance aux rencontres sportives, inventant même les Spartkiades pour réunir les champions des pays frères. En tant que facteur de communion, un sport, surtout d'équipe, peut paraître combler un manque de liens religieux et les disciples de Spartacus n'ont pas manifesté moins de ferveur sportive que ceux de Jésus. Inversement, l'effondrement du bloc communiste, s'il a profondément perturbé l'économie du sport, n'a pas entamé la foi dans les équipes ni le culte des champions.

L'enthousiasme du football est de nature œcuménique : les supporters de Yachine, de Platini ou de Ronaldo ne sont guère interrogés sur la religion de leur héros. Antidote universel à la dureté des temps, le football peut donc apparaître aussi comme un opium du peuple mondialisé, un culte orgiaque des travailleurs fragilisés. Apparu aux temps modernes, il est cependant trop neuf pour défier les religions millénaires.

## QUATRIEME PARTIE

### CE QUE LE FOOTBALL A APPORTE POUR LE SOCIAL

Si le rencontre de football fascine, ce n'est pas par sa seule capacité mobilisatrice ou par ses ressorts pathétiques mais parce qu'il met à nu, à la manière d'un drame caricatural, l'horizon symbolique majeur de notre société. Sa trame profonde ( les lois des genres plutôt que les règles du jeu) figure le destin incertain des hommes dans le monde contemporain. Comme les autres sports, il exalte le mérite, la performance, la compétition entre égaux ; il donne à voir et à penser, de façon brutale et réaliste, l'incertitude et la mobilité des statuts individuels et collectifs que symbolisent les figures emblématiques des joueurs sur le banc de touche, les ascensions et les déchéances des vedettes, les promotions et relégations des équipes, les rigoureuses procédures de classement, cette règle d'or des sociétés contemporaines fondées sur l'évaluation des compétences. Comme l'a excellemment montré Alain Ehrenberg, la popularité des sports réside dans leur capacité à incarner l'idéal des sociétés démocratiques en nous montrant, par le truchement de leurs héros, que « *n'importe qui peut devenir quelqu'un* », que les statuts ne s'acquièrent pas dès la naissance mais se conquièrent au cours de l'existence. Il est, au demeurant, symptomatique que les compétitions sportives aient pris corps dans les sociétés à idéal démocratique (la Grèce antique, l'Angleterre du XIX<sup>e</sup>

siècle), là même où la compétition sociale, la remise en cause des hiérarchies étaient pensables.

Tout autant que la performance individuelle, le football valorise le travail d'équipe, la solidarité, la division des tâches, la planification collective, à l'image du monde industriel dont il est historiquement le produit. Les devises nombreux clubs (du *E pluribus unum* de Benfica au *You never walk alone* de Liverpool ) soulignent cette cohésion nécessaire sur le chemin de la réussite. Sur le terrain, chaque poste nécessite la mise en œuvre de qualités spécifiques –la force du libero, « *qui sait se faire respecter* », l'endurance des milieux de terrain, « *poumons de l'équipe* », la finesse des ailiers, « *dribblant dans un mouchoir de poche* », le sens tactique de l'organisation, etc.- si bien que les spectateurs, dans leur diversité, peuvent trouver là une palette contrastée de possibilités identificatoires (on sait que les préférences pour les vedettes se modulent selon un jeu d'affinités complexes qui reflètent peu ou prou les identités sociales ).

Langage masculin de référence, transgressant régions et générations, faisant dialoguer le singulier et l'universel, confrontant le mérite et la chance, la justice et l'arbitraire, « nous » et « *les autres* », le match de football s'offre comme une des matrices symboliques profondes de notre temps. Sous les oripeaux d'un divertissement futile, il jette une lumière crue sur l'essentiel et est devenu une sorte de paradigme de l'action collective. Industriels, managers, gouvernants... ne s'y sont pas trompés, qui multiplient les métaphores sportives et inversent désormais le sens conventionnel des comparaisons : naguère, on comparait l'équipe à une entreprise, aujourd'hui on compare l'entreprise à une équipe. Les perceptions sont certes variables selon les contextes, les lieux, les classes, les groupes, les âges, cette plasticité des représentations étant rendue possible par la diversité des vertus (solidarité, sens du devoir, complicité, force, finesse, etc.) que met en scène ce sport collectif. Mais, au delà de ces inflexions, des modèles contrastés de vie collective qu'amalgame dans l'imaginaire l'équipe de football, le match nous rappelle, de façon lancinante, semaine après semaine, la vérité fondamentale d'un monde incertain : le destin est désormais un éternel recommencement.

## **CE QUE LE FOOTBALL A APPORTE AU MONDE ECONOMIQUEMENT**

Le football est un jeu, un sport, un spectacle, mais il est aussi une

importante activité économique. Les rapports de production capitalistes ont depuis longtemps pénétré l'institution football, au point d'en faire une gigantesque entreprise de course aux profits. Cette tendance concerne tous les clubs. En Italie par exemple, le Milan AC, une des équipes les plus riches de l'Europe, procède par achat systématique des meilleurs joueurs. Le club de M. Silvio Berlusconi n'est qu'une Bourse de joueurs hautement cotés, un rassemblement de mercenaires dorés acquis à coups de transferts coûteux. On observe le même phénomène en Angleterre, devenue l'Eldorado des joueurs du monde. Les salaires très alléchants ont attiré les têtes d'affiche du ballon rond.

Depuis l'arrêt « Bosman », qui lève tout obstacle à la libre circulation des joueurs, les clubs anglais ont largement ouvert leurs portes et leurs bourses. *« Naguère opposants féroces à la venue de renforts étrangers, les dirigeants des clubs de l'élite sont tombés dans l'excès inverse : étourdis par la manne financière de la télévision, ils ont recruté en masse et à des prix souvent exorbitants, au risque de faire exploser leur masse salariale. Les emplettes des clubs anglais sur le marché européen ont coûté l'été 1998 plus de 600 millions de francs. Cent trente-trois étrangers (contre soixante-cinq en France ), représentant trente-sept nationalités, évoluent à présent en premier League. Le marché interne a également connu une escalade sans précédent. A quelques heures de la reprise du championnat, Chelsea enlevait le défenseur international Graham Le Saux à Blackburn pour près de 50 millions de francs. L'attaquant Stan Collymore a rejoint Aston Villa pour 70 millions. Et que penser du transfert d'un certain David Hopkin de Leeds à Crystal Palace pour 33 millions de francs. »*

En Allemagne également le football est une authentique poule aux œufs d'or. « Ce sport est devenu un véritable phénomène de mode, et les ventes des produits dérivés remplissent les caisses des grands clubs. De maillots en sous-vêtements, de CD en parfums, le Bayern de Munich a empoché l'équivalent de 150 millions de francs durant la saison 1996-1997. Presque en même temps, les dirigeants du Borussia ont annoncé que la vente des produits dérivés leur avait rapporté l'équivalent de 174 millions de francs en une saison. Avec les colossaux droits de retransmission versés par les chaînes privées, les clubs de la Bundesliga, peuvent offrir des salaires alléchants. En 1996-1997, son budget global de fonctionnement était de 510 millions de marks, soit une augmentation de 22 % par rapport à la saison précédente » Ce phénomène de transnationalisation du marché du football concerne aussi les grands pays producteurs de vedettes, notamment ceux d'Amérique latine et ceux d'Europe centrale.

L'entreprise moderne du football oppose ceux qui apportent des capitaux et

ceux qui apportent des performances : il n'est pas rare d'entendre que tel bon joueur « *vaut* » vingt buts par saison, autrement dit une espérance de victoires et donc de gains ! C'est ce rapport d'exploitation -même si certains joueurs sont surpayés, ce qui est loin d'être le cas pour tous- qui explique la lutte larvée, rampante, qui oppose les joueurs aux dirigeants et aux divers intermédiaires qui gèrent le marché à leur manière.

Il suffit de prendre n'importe quel club professionnel en France ou en dehors pour constater la présence massive d'Africains, de Maghrébins, de Yougoslaves, de Latino-Américains, de Britanniques, d'Italiens, d'Espagnols, etc., ce qui montre la multinationalisation du football. Ces filières, dont la mafia n'est pas absente, sont aux mains de « *recruteurs* », « *gérants* » ou « *correspondants* », plus ou moins véreux, qui les contrôlent comme leurs fonds de commerce, en essayant au passage de prélever leur part (dessous de table) ou en jouant les impresarios obligatoires.

Des sommes considérables transitent ainsi sur ce marché international du football par le truchement des transferts, transactions, primes et échanges qui peuvent atteindre des sommes astronomiques, en général soigneusement occultées. Et cette inflation est en pleine expansion : « *Quelques jours seulement après l'annonce du transfert de Ronaldo, le prodige brésilien, pour la somme record de 100 millions de francs, on apprend le transfert d'Alan Shearer, passé de Blackburn à Newcastle, pour l'équivalent de 120 millions de francs !* ».

La tendance à investir dans le football, puis à le contrôler, n'en est qu'à ses débuts, et les premières tentatives sont assez éloquentes. En Hollande également, le capital financier fait marcher le football au rythme des investissements boursiers. Le prestigieux Ajax d'Amsterdam comme le sont déjà outre-Manche dix-sept clubs anglais et deux écossais, et trois clubs au Danemark.

Un peu partout la tentation boursière gagne le football professionnel. « *Emportés par leur surenchère financière, les clubs ont un besoin crucial de fonds. Les droits télévisés, les recettes au guichet, le merchandising ne suffisent plus à leurs appétits. En France comme dans le reste de l'Europe s'ourdissent en coulisse de grandes manœuvres capitalistiques* ».

Un club professionnel est une petite entreprise qui ne peut pas se développer sur son simple marché national. Il faut qu'il s'ouvre de plus en plus aux compétitions internationales. Cette ouverture accroît ses revenus mais, pour participer à des compétitions internationales, les clubs doivent être de plus en plus compétitifs, et pour cela ils ont besoin de capitaux. La recherche de la productivité passe par l'amélioration du classement sportif : être dans le peloton de tête du championnat ou de la coupe

implique un « montée » dans les championnats de niveaux supérieurs, notamment à l'échelle européenne, ce qui est le rêve de tout club, car les recettes sont alors garanties : droits de retransmission télévisée, annonces publicitaires, recettes sur billets, etc. Cette industrie du football-spectacle tisse des liens d'association avec d'autres industries et fait vivre, presque par sous-traitance, des « sous-industriels ». Ainsi, un club prospère permet-il aux agences de tourisme, aux compagnies de transport, aux vendeurs de boissons- les supporters ont soif !- aux industries du vêtement (tenue, gadgets vestimentaires ), aux marchands de l'éphémère inutile (souvenirs, fumigènes et pétards, fanions et mascottes ) de faire de juteuses affaires.

## **LES CONSEQUENCES MAJEURES DE LA DIMENSION UNIVERSELLE DU FOOTBALL**

Si le football représente un enjeu de pouvoir diplomatique et économique, substantiel et croissant, cet enjeu semble limité. En revanche, il existe un critère discriminant : le football constitue « une structure en soi », une sorte de prisme, qui nous offre une voie d'accès spécifique à l'universel. Et, à ce titre, son influence est décisive dans une double perspective.

Il est, d'une part, le mode d'introduction privilégié de ce que l'on appelait autrefois les « masses populaires » à la compréhension des réalités internationales ; d'autre part, il est le revers de la même médaille, un vecteur incomparable d'image internationale pour une collectivité donnée - ville, région, nation -vis-à-vis de l'opinion mondiale dans ce qu'elle a de plus large et de plus diversifié.

Donc, les enjeux de pouvoir politique et économique du football sont substantiels et croissants, mais non déterminants. Le sport , finalement , est un pouvoir confiné. Et nul ne songera à consulter les grands dirigeants du football sur les questions ne relevant pas de leur compétence, qu'il s'agisse de crise irakienne ou de la valeur du dollar -et c'est aussi bien ainsi. De même, en matière économique, le poids du football est très réel et s'accroît rapidement mais il ne doit pas être surestimé.

Ce qui fait la différence pour le football, c'est que ce monde a priori très spécifique, cette activité très spécialisée, cette structure relativement close a pour trait remarquable d'offrir, dans le monde d'aujourd'hui, une norme d'accès privilégié à l'universel, utilisant ses propres catégories de connaissances. Cette caractéristique du football tient à deux facteurs particuliers. L'un qui lui est propre : il est, avec les Nations unies, l'institution la plus authentiquement mondiale qui soit ; il est le seul sport pratiqué partout et par tous, certes à des degrés divers, mais pratiquement à

travers tous les continents. Le second facteur d'universalité ne lui est pas spécifique, mais c'est lui qui en bénéficie le plus : il s'agit de la télévision satellitaire. La planète n'est plus qu'un seul stade, et le village planétaire n'est plus qu'un seul public qui peut assister aux mêmes matches au même moment.

De cet état de choses singulier résultent des conséquences :

- Le football est la voie principale et peut-être unique par laquelle le grand public, ce que l'on appelait autrefois les masses populaires, peut s'initier et participer à ce qu'il est convenu d'appeler la vie internationale, laquelle, comme on le sait, est habituellement réservée à quelques *happy few*, à une oligarchie de diplomates, de chercheurs ou de dirigeants d'entreprise. Or le football, grâce à sa popularité exceptionnelle, permet au plus grand nombre d'entretenir avec la sphère internationale une relation d'une étonnante richesse. Relation qui donne à tout un chacun la possibilité, sans d'ailleurs qu'il s'en rende toujours compte, de s'imprégner de l'extraordinaire complexité du monde en révolution dans lequel nous vivons.
- Le football est, à travers les équipes nationales, l'un des derniers lieux, peut-être le dernier, où peut s'exprimer librement, de même ouverte, décente, convenable, civilisée, « politiquement correcte », le besoin légitime d'identification et de fierté nationales que ressent tout un chacun. Alors que la violence est officiellement bannie dans les rapports entre les nations par les chartes successives de la Société des nations et des Nations unies, le sport, et tout particulièrement le football, offre désormais le seul substitut légal et même légitime aux conflits inter étatiques ouverts d'autrefois. Quand on y réfléchit, c'est là une responsabilité énorme que cette mission qui lui est tacitement confiée, d'assumer à lui seul la charge affective « nationale », encore très forte, accumulée dans nos sociétés, quel que soit leur niveau de développement économique. On peut dire, d'un certain point de vue, qu'il est navrant de voir le football ou le sport rabaissés à ce niveau. On peut dire aussi que ce transfert est un immense progrès. En tout cas, cette interférence du football avec le « concert des nations » offre une source inépuisable d'expériences, d'observations et d'enseignements.

Bien sûr, les rapports parfois dégénèrent : sans parler de la guerre entre le Salvador et le Honduras, il y a aussi des supporters qui, dans certains pays, ne font pas la différence entre le football et la guerre tout court. Mais, à l'autre extrême, il y a de nombreux exemples où le soutien à l'équipe nationale s'exprime sous la forme d'un patriotisme bon enfant, coloré, souriant et tolérant, comme le font en particulier les admirables supporters

danois ou néerlandais. Entre ces deux extrêmes, on trouve toute une série de situations très variables où le football sert de porte-drapeau, de support à des aspirations nationales de nature diverses. Qu'il s'agisse de communautés en devenir, dont l'existence nationale n'est pas reconnue et où le football joue en quelque sorte le rôle de « vitrine légale » - on peut évoquer, parmi d'autres exemples les liens entre Bilbao et la communauté basque, entre Barcelone et la communauté catalane ; qu'il s'agisse de nations récentes, où le football fait office de lien social majeur : c'est le cas, dans une certaine mesure, en Afrique et en Amérique latine ; qu'il s'agisse, au contraire, de vieilles nations, un peu fatiguées, où le football est l'un des derniers refuges d'extériorisation du sentiment national : c'est en particulier le cas des nations européennes, où l'intégration au sein de l'Union « délégitime », en bonne partie, les manifestations d'amour-propre cocardier.

Sur une autre conséquence majeure de la dimension universelle du football, on peut dire que celui-ci est devenu, au fil des ans, un vecteur incomparable d'image, de notoriété internationale, pour ceux qui le pratiquent en vedette (les footballeurs), mais aussi pour toutes les collectivités que représentent ces footballeurs : villes, régions, ou nations.

C'est vrai pour les villes, dont le football permet, presque à lui seul, de sublimer la réputation internationale, y compris lorsque le climat et la conjoncture économique et sociale n'y sont guère souriants (on cite souvent le cas de Manchester ou de des grands clubs de la Ruhr ; on pourrait aussi mentionner, en France, Marseille, Saint-Étienne et Lens ou, à l'Est, une ville comme Kiev). C'est vrai pour les régions qui assurent ainsi leur promotion, parfois de manière ambiguë : les exemples de la Catalogne, du Pays basque ou de la Corse reviennent toujours à l'esprit. Enfin, c'est non moins vrai pour les nations, dont l'image auprès du grand public est en partie fonction des résultats sportifs de leurs équipes nationales.

Bien évidemment, les gouvernements ne peuvent ignorer un tel impact, ni même y rester indifférents. Le problème est qu'une telle image n'est pas vraiment maîtrisable et qu'elle représente, en fin de compte, un constat plus qu'autre chose. D'abord parce qu'elle est fonction du résultat, victoire ou défaite, et aussi de la manière plus ou moins élégante ou brutale dont est acquis ce résultat (reste que, malgré ces limitations, on sait que les performances et le style de l'équipe du Brésil apportent à ce pays comme plus-value d'image sur la scène internationale).

Mais, si l'image nationale que renvoie le football n'est pas contrôlable, c'est aussi parce qu'elle est portée par des individus, et on peut s'en réjouir, qui ne se laissent pas enrégimenter : par exemple, ce que faisait ou ne

faisait pas Cantona lorsqu'il jouait à Manchester avait des répercussions beaucoup plus considérables sur l'image de la France au Royaume-Uni, et même dans le monde, que tout ce que pouvaient y faire nos ambassadeurs. La seule question (mais de taille) étant de savoir comment influencer Cantona ...

De même, le comportement de Ravanelli, au sein de l'équipe de Marseille, risque de conforter, dans l'inconscient collectif français, quelques uns des stéréotypes relatifs au voisin italien, au moment précis où ces préjugés tendaient à s'estomper... Enfin, l'image véhiculée par le football n'est pas davantage maîtrisable, parce qu'elle affiche aussi les évolutions en profondeur d'une société qui échappent assez aux pouvoirs politiques. Comment mieux illustrer l'évolution de la communauté française vers une société multiraciale que de montrer les visages des joueurs français à plusieurs milliards de téléspectateurs au moment de l'exécution des hymnes nationaux ?

Le football n'est pas seulement un reflet, il est aussi un prisme, qui nous offre, à lui tout seul, une lecture démonstrative des ambiguïtés et des contradictions de notre monde. A ce titre, il constitue un outil d'analyse, de décryptage et d'explication insuffisamment utilisé. Comme il est par ailleurs, un vecteur de notoriété exceptionnel pour la collectivité à laquelle il sert de support. Et devrait devenir, de ce point de vue aussi, un objet d'étude et de recherches pour tout pouvoir, national, régional ou local, qui se préoccupe sérieusement de son image.

## CONCLUSION

Le football réunit les conditions de la géopolitique. Les organisations, c'est l'Etat : l'organisme qui rassemble une fraction d'humanité (les spectateurs, les supporteurs, les joueurs, etc.) sur une fraction de sol (le stade, le terrain), et dont les propriétés proviennent de celles du peuple et du sol. On peut même encore dire que le peuple, c'est à dire les spectateurs, les supporteurs, les joueurs, est un ensemble politique de groupes et d'individus qui n'ont besoin d'être liés ni par la race, ni par la langue, mais dans l'espace, par un sol commun (le stade, le terrain)

« La géopolitique est une dynamique conceptuelle, perpétuellement renouvelée par le défi de l'actualité. » (François Thual). L'image véhiculée par le football c'est : dynamisme, jeunesse, combativité, esprit d'équipe, de compétition, de victoire. Le sport, aujourd'hui, est devenu un fait de civilisation. On ne peut plus le considérer comme un simple

divertissement. Les enjeux liés au sport couvrent le champ de toutes nos préoccupations quotidiennes, qu'elles soient d'ordre économique, social, éducatif ou politique.

Le football possède la seule grille d'analyse qui permet aux pays en émergence comme ceux de l'Afrique et de l'Amérique latine de s'insérer dans le jeu mondial du pouvoir et de l'influence..Un gain d'équilibre devant les pays développés.

Le football a aboli ce que l'histoire ne cesse d'ériger : les clivages sociaux. Sous la bannière du ballon rond, les marques de différenciation disparaissent une à une. On parle un langage qui ne trouve plus sa raison dans une affirmation du poids social, c'est un lieu d'échange à ce point ouvert que le pauvre peut dire non au riche, réfuter ses arguments et établir une proximité- c'est presque une amitié instantanée.

Le football est le phénomène le plus universel, beaucoup plus que la démocratie ou l'économie de marché, dont on dit pourtant qu'elles n'ont plus de frontières. Incarnation d'un Etat, l'équipe nationale de football devient l'image symbolique de la nation, elle contribue fortement désormais à répandre l'image d'un pays, au même titre que les facteurs culturels.

L'extraordinaire popularité de ce sport d'équipe se résume par une fascination planétaire. Arrivera-t-elle à faire du football un paramètre moderne de domination, ou un outil diplomatique attirant la paix en ce nouveau millénaire ?

## • BIBLIOGRAPHIE

- Introduction à l'analyse géopolitique. *A. Chauprade*
- Le football c'est la guerre *Ignacio Ramonet  
Juillet 1990*
- Le football met à nu les antagonismes *Christian Bromberg  
Juin 1992*
- L'Afrique sous la coupe du football *Christian deBrie  
Février 1996*
- Pour un sport réellement démocratique *Roger Bambuck  
Août 1992*
- Le football, symbole des vertus allemandes *Albrecht Sonntag  
Novembre1997*
- Le football, religion laïque en quête d'un nouveau dieu *Manuel Vazquez Montalban*
- Le Monde diplomatique • *Mois de : janvier 96-mai 96  
mai 98-juin 98*